May Ziadé : une vie d'écriture racontée par Carmen Boustani

À l'occasion de la réédition libanaise de *May Ziadé, la passion d'écrire*, entretien avec l'écrivaine et universitaire Carmen Boustani sur sa découverte de May Ziadé, sur la genèse de son ouvrage et sur les multiples visages de cette femme qui a marqué la vie littéraire et culturelle de son temps.

L'OLJ / Propos recueillis par Samer Abdo, le 4 novembre 2026 à 23h00

La réédition libanaise de *May Ziadé, la passion d'écrire*, après le succès rencontré par l'ouvrage en France, remet en lumière une figure majeure de la Renaissance arabe. Poète, romancière, journaliste, traductrice et salonnière, May Ziadé fut aussi l'une des voix féministes de son époque. Pourtant, sa mémoire reste souvent associée à la spoliation de son héritage, à son internement forcé et à sa correspondance avec Gibran Khalil Gibran.

Dans son livre lauréat du prix Méditerranée Essai 2025, l'écrivaine et universitaire Carmen Boustani invite à dépasser cette image, sans éluder les épisodes douloureux de son existence. Elle restitue la richesse d'une œuvre et d'un parcours où l'écriture, les engagements et les relations intellectuelles sont étroitement liés.

À l'occasion de cette réédition, nous l'avons interrogée sur sa découverte de May Ziadé, sur la genèse de son ouvrage et sur les multiples visages de cette femme qui a marqué la vie littéraire et culturelle de son temps.

Comment May Ziadé est-elle entrée dans votre vie de lectrice et de chercheuse ? Et qu'est-ce qui vous a poussée à lui consacrer cet ouvrage ?

Ceci remonte à mes années d'école lorsque le professeur du premier cycle complémentaire nous fait travailler sur Canari, poème de May Ziadé tiré de son recueil Fleurs de rêve. May Ziadé immortalise grâce à des mots suaves le serin qu'elle avait, petite, en 1892. Dans ce manuel formé d'une panoplie d'écrivains, May était la seule écrivaine. Le manuel présente le texte de l'auteur à la page droite illustré par sa photo à la page de gauche. Celle de Ziadé la représente de face : le visage vaguement oriental orné d'une belle chevelure ondulée, noir ébène. Elle est ravissante avec un regard profond et une bouche aux lèvres ourlées. Elle paraît drôle, séduisante. Je suis rentrée dans l'image, c'est-à-dire qu'elle m'a envahie.

Durant ma carrière universitaire, je commence à m'intéresser à elle et c'est après avoir terminé la biographie Andrée Chedid, l'écriture de l'amour que je comprends combien j'ai réellement envie d'écrire un ouvrage sur Ziadé.

May a elle-même consacré des ouvrages à d'autres femmes, comme Bahithat al-Badia, Warda al-Yaziji ou Aïcha Taymour. Peut-on la considérer comme la première biographe du monde arabe ? En écrivant sur elle, avez-vous le sentiment de prolonger son geste ?

Le programme féministe de May Ziadé est inextricablement lié à son désir de révolutionner la biographie dans le monde arabe. Elle a consacré des ouvrages à d'autres femmes, comme celles que vous venez de mentionner. De 1920 à 1926, elle choisit de tracer la vie de ces femmes instruites et engagées, figure de proue d'une première vague de féminisme qu'on ne nomme pas encore. Leurs histoires de vie peuvent être considérées comme une « littérature d'opposition » au pouvoir patriarcal. Malgré leur singularité, elles présentent des points communs : elles s'éveillent de la torpeur pour réclamer l'égalité de la femme dans le couple et l'éducation. May les tire de l'oubli, et une fois son travail terminé, elle souligne qu'elle souhaite que quelqu'un après sa mort trace son récit de vie. Le hasard a fait que j'ai voulu prolonger son geste d'écrire en la réhabilitant à sa juste valeur.

Le destin tragique de May Ziadé marque souvent la mémoire que l'on garde d'elle. Votre livre fait aussi découvrir une femme créatrice, curieuse et influente…

L'attention de la plupart des exégètes de May se porte surtout sur sa spoliation et son internement forcé par ses cousins germains après la mort de ses parents pour mettre la main sur son héritage. Et sur sa correspondance d'amour impossible avec Gibran Khalil Gibran qui a duré vingt ans sans pouvoir se rencontrer. Ce qui a pour effet malheureusement de banaliser l'approche de May. Certes, ils abordent des choses intéressantes mais il manque cependant quelque chose à l'éclairage donné, parce qu'il manque à leur compréhension approfondie une relation avec l'ensemble de l'œuvre, où rien n'est dissociable de rien. En analysant son œuvre à la lumière de sa vie, j'ai voulu présenter un portrait de May Ziadé, comme femme passionnée d'écriture et qualifiée de « George Sand l'orientale ». On reconnaît, de nos jours, le chemin de cette femme polymorphe, qu'on aimerait qualifier d'« Unes femmes » avec le s muet du pluriel, expression empruntée à Julia Kristeva. Elle était à la fois poète, nouvelliste, romancière, journaliste, féministe, musicienne, salonnière, traductrice, oratrice, épistolière, voyageuse.

Que révèle l'épisode de la spoliation et de l'internement de Ziadé sur la vulnérabilité d'une femme indépendante, même célèbre ?

« May est victime d'un complot familial » selon Amin Rihani qui est venu à son secours dans son internement forcé. Ceci prouve que le lot d'une femme intelligente et talentueuse est souvent tragique, lorsqu'elle vit dans une société d'hommes phallocrates qui ne la considèrent que comme objet de plaisir et réceptacle pour enfanter. On est étonné de constater qu'à la même époque en France, le sort de Camille Claudel est identique. Cette autre femme de génie, au dire d'Octave Mirbeau. May et Camille sont punies de n'avoir pas suivi le chemin destiné aux femmes dans le mariage et l'enfantement. Au lieu de produire la vraie vie, elles ont produit des œuvres artistiques.

Comment l'amour platonique entre May Ziadé et Gibran s'est-il construit à travers leur correspondance et comment cette relation a-t-elle façonné sa vie ?

May tombe sur un article de Gibran « Le jour où ma mère me mit au monde ». Elle est séduite par son style et s'informe sur sa biographie et se dit : il est beau et séduisant, comment l'atteindre ? Elle se procure ses œuvres et compare ses descriptions à Dostoïevski. Elle arrête la lecture et se met à lui écrire. Gibran reçoit la lettre de May datée du 12 mai 1912 et découvre une âme solitaire pareille à la sienne. Il lui écrit : « Je vais vous devancer dans l'écriture d'un article sur le sourire du Sphinx, mais quant au sourire de la femme, on croit que Léonard de Vinci lui a donné son dû en peignant le sourire

de la Mona Lisa. Je dis non, pas pour toutes les femmes, car dans le sourire de la Libanaise et entre ses lèvres, il y a un mystère que seul un Libanais arrive à dévoiler. » Ce sera le départ d'une correspondance passionnée qui se prolonge sur une vingtaine d'années sans jamais se rencontrer. Une passion qui n'a d'autres philtres que de petits morceaux de papier griffonnés. May n'a pas été pour lui ni la maîtresse ni l'épouse, mais une déesse à laquelle il accorde une éternelle préférence. Cette jeune femme cultivée et brillante à l'époque de la Renaissance arabe cultive avec ténacité un amour aussi absolu que celui de Dante pour Béatrice. Malgré tout son engagement féministe, May n'offre guère de porte de sortie à son corps et à ses désirs que la plume et le papier. Nous constatons que May est une muse qui pense, qui écrit, qui est connue. Elle ne peut pas se matérialiser en une femme, une vraie.

Au-delà de ses lettres à Gibran, May Ziadé entretenait une correspondance avec de nombreux intellectuels de son époque…

En lisant sa correspondance avec ses pairs on se demande : May est-elle séductrice ? Car jamais femme n'eut autant de partenaires d'esprit à une telle hauteur : elle les inspire, les attire et les rend à eux-mêmes. May aime séduire pour séduire, comme c'était le cas de la salonnière madame de Scudéry au siècle du Roi-Soleil. Sa correspondance avec ses pairs décrit les effets de la séduction sur toute une foule de gens de plume, avec leurs problèmes, leurs fantasmes, leurs petits secrets. L'ambiance par moments oppressante des admirateurs de May la pousse à se réfugier dans un monde imaginaire, et, pour sa tranquillité, elle choisit d'aimer un homme à distance, qu'elle n'a jamais rencontré, une façon de fuir les hommes qu'elle connaît, vers quelqu'un qu'elle ignore, son romantisme aidant.

May Ziadé était aussi une salonnière chevronnée. Qu'est-ce qui faisait la singularité de son salon et quel rôle celui-ci a-t-il joué dans la vie intellectuelle du Caire ?

Son salon littéraire est un haut lieu d'échanges culturels. Elle le tient de 1911 à 1935 ; il fut surnommé « Le salon de mardi ». Mademoiselle May Ziadé, comme on la désignait alors, est la digne héritière de Mademoiselle Julie de Lespinasse, la grande salonnière du siècle des Lumières. Elle a l'art de recevoir, d'organiser des rencontres, de mener des débats. Elle donne des soirées agrémentées de parties musicales. Son mérite est d'avoir créé un salon mixte, permettant l'accès aux femmes, phénomène peu courant alors dans le monde arabe. Elle a réussi à créer un espace démocratique fondé sur la liberté de parole et le respect mutuel. Son salon joue un rôle important durant la Nahda.

May Ziadé, la passion d'écrire de Carmen Boustani, Éditions des femmes-Antoinette Fouque / L'Orient des livres, 2026, 320 p.